

# L'hôte et le parasite

Philippe B. Kabongo-Mbaya

L'amour et la haine, le désir et la répulsion, le jour et la nuit vont ensemble : une complicité alternée des contraires, qui semble être dans l'ordre des choses. Pourquoi l'hospitalité et l'hostilité échapperaient-elles à cette logique ? Elles peuvent elles aussi faire bon ménage !

Pour l'hospitalité et l'hostilité, le constat se situe d'abord à un autre niveau. « Les deux termes viennent d'un même mot latin, « *hostis* », de la même racine indoeuropéenne « *host* ». Dans un premier sens, « *hostis* » désigne l'étranger. Comme l'étranger peut devenir un adversaire, [...] « *hostis* » dans un second sens va signifier ennemi, d'où les termes français d'hostile et d'hostilité. [...] Mais « *hostis* » connaît ...un dérivé, « *hospes* », qui a donné nos mots français d'hôte, d'hospice, d'hôpital, et d'hôtel. »<sup>1</sup>

## L'hostilité est hôte de l'hospitalité

Le mot indo-européen « *host* », ancêtre de « hôte » en français, est également l'aïeul de *ghost* en anglais et de *Geist* en allemand. *Host*, *hostis*, « hôte », ... « fantôme », « esprit » : cette généalogie étymologique a du piquant ! Une étrangeté troublante, irréductible, source de peurs et de fantasmes ainsi présente dans la substance même de notre mot, de ce à quoi il renvoie ! L'hostilité est toujours l'hôte de l'hospitalité. Comme inversement l'hospitalité peut être accueillie dans la maison de l'hostilité. Ce n'est pas une simple affaire de rencontre des contraires, mais des avatars de significations que l'origine de vocables laisse percevoir. Si dans d'autres langues, l'accueillant et l'accueilli sont désignés par deux termes différents, ce n'est pas le cas en français. Ils sont tous les deux « hôtes ». Ils ne sont pas synonymes, mais homonymes. Ils peuvent être frères, non pas par la confusion de leur nom, mais dans l'ambivalence de leur rôle. Un jeu de rôle susceptible de générer une querelle identitaire. Le conflit est donc potentiel. Est-il toujours fatal pour autant ? Les deux sens opposés du terme « *hostis* » se toisent et s'apprivoisent, comment dans « *Le Petit prince* ».

L'étranger « absolu » peut devenir « hôte ». Celui avec lequel peut se nouer une relation de réciprocité, une réciprocité d'amitié et de table. « On est donc forcément 'hostis' de quelqu'un, qui est notre 'hostis' à son tour »<sup>2</sup>. Dans la commensalité rituelle, une trace du prix à payer et de l'effort consenti reste bien identifiable. Car « *hostis* » a donné le terme technique de « *hostia* », qui signifie « victime » ou « offrande expiatoire », mais aussi « *hostimentum* » qui se traduit par la « compensation » ou « rachat ».

Quand un dictionnaire nous dit que l'hospitalité est « l'action de recevoir chez soi l'étranger qui se présente »<sup>3</sup>, ou que l'hostilité décrit le comportement de celui qui « se conduit en ennemi, qui manifeste des intentions agressives »<sup>4</sup>, la dialectique de ces relations et de leurs rôles paraît à la fois simple et complexe. L'accueil de l'étranger, l'accueil de l'autre, est tout sauf une question de morale,

<sup>1</sup> Louis Massignon, *Pour comprendre l'autre, il faut se faire son hôte*, [http://www.redemptoristes.fr/05\\_sol/html\\_sol/Roger.htm](http://www.redemptoristes.fr/05_sol/html_sol/Roger.htm)

<sup>2</sup> Romain Garnier, « Le nom indo-européen de l'hôte », *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 133, No. 1 (January-March 2013), pp. 57-69, <http://www.jstor.org/stable/10.78817/jameroriesoi.1333.1.0057>

<sup>3</sup> Définition dans l'Encyclopédie en ligne Wikipédia, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Hospitalit%C3%A9>

<sup>4</sup> Dictionnaire Larousse ligne, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hostile/40466>

ni même immédiatement d'éthique ; c'est un enjeu existentiel. N'est-ce pas ce que Paul Ricœur exprime en parlant de « *Soi-même comme un autre* », dans son livre qui porte ce nom ? Mieux qu'une méditation de la conscience qui pense, qui se pense comme sujet, « *Soi-même comme un autre* », pose tout le problème anthropologique de la construction de l'identité, au cœur de la rencontre de l'autre et donc de la reconnaissance d'une altérité. Toute la Bible est traversée par ce défi de l'accueil de l'altérité.

## **Le don va vers le don**

Le texte de Marc 7, 24 -30 déroule un dialogue incroyable entre Jésus et la femme syro-phénicienne. Cette femme païenne demande la guérison de sa fille accablée par un esprit impur. Jésus lui répond : « Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens ». La réponse de Jésus est une image. Elle fait fortement allusion à la commensalité. La commensalité des ayants droit, qui ont la priorité sur le pain. La métaphore n'échappe pas à la païenne. Alors que la jouissance pleine et entière de la table était une allégorie dans la rhétorique de Jésus, la syro-phénicienne rattrape l'image, la rend davantage vivante, presque visuelle et dynamique. On voit la table, les enfants gâtés, qui mangent dans l'insouciance, les petits chiens, les miettes qui tombent... L'aisance... Un climat de familiarité, qui fait penser à certains tableaux du Moyen-Âge<sup>5</sup>, dans lesquels la présence des animaux domestiques renforce la convivialité des humains par un réalisme un peu kitch.

Les petits chiens ne mangent pas à la table des enfants, mais sous la table ; ils ne sont pas des commensaux des enfants. Il suffit que les enfants mangent, il y aura toujours quelque chose à grappiller à côté de leurs pieds. Les petits chiens n'apportent rien à cette table, ils en vivent. Il suffit que les enfants soient nourris pour que les petits chiens ne périssent pas de faim !

Dans ce que cette femme évoque, il y a quelque chose que le récit ne dit pas. Les petits chiens eux-mêmes ne mangent pas tout. Il doit y avoir des restes que les insectes de la maison vont récupérer. Avant que les tapis ne soient secoués et que le balai ne soit passé dans la salle à manger, les cancrelats et autres fourmis auront eu la nuit leur part des miettes du rassasiement des petits chiens. Mais ce n'est pas tout. Sous leurs poils, nos petits chiens dissimulaient certainement des bestioles invisibles, accrochés à leur épiderme. Se nourrissant sur ce qui a été métabolisé de l'intérieur même la vie de ces caniches.

Certes, la réponse que l'auteur de l'évangile de Marc met sur les lèvres de Jésus dit quelque chose de la dynamique missionnaire, de l'interculturalité, de la surabondance de l'Évangile ; nous voyons bien néanmoins qu'elle décrit la convivialité comme un écosystème de la vie. Le don échappe et se donne de lui-même, sans donataire identifié, dans un mouvement de circularité de la vie. Le don va vers le don comme une rébellion de la vie, sans médiation d'une conscience, d'une volonté, d'une décision préalable. Le don va vers le don afin que la vie nourrisse une autre vie et que la convivialité ne soit pas pré-déterminée, préprogrammée, pour la reproduction du même ou du semblable. Pour cohabiter dans la vie, il n'est pas nécessaire d'être des commensaux au sens strict du mot, c'est-à-dire l'invitant et l'invité ; la parabole des petits chiens souligne la valeur de l'hospitalité collatérale,

---

<sup>5</sup> Ainsi, à titre d'exemple, « La femme cananéenne » (1617) de Pieter Pietersz Lastman.

qui est fondée sur une logique de non maîtrise, car le don échappe au don et investit l'avenir et l'advenue d'un autre don.

Quelque temps avant l'effondrement du Mur de Berlin et la chute de la République démocratique allemande, les activistes de la réunification de l'Allemagne en RFA citaient avec insistance le verset : « Accueillez-vous donc les uns les autres comme Christ vous a accueillis » (Romains 15,7). Cela avait l'écho d'une injonction à la fois pieuse, idéologique et moralisante. Car les Allemands de l'Ouest n'étaient loin d'être tous gagnés par une béatitude de l'hospitalité. La rumeur courait, insistante, que les Allemands de l'Est n'avaient pas été à la hauteur ; qu'ils étaient des incapables, des paresseux, des assistés ; qu'ils allaient profiter de la prospérité de l'Allemagne de l'Ouest ; que la réunification coûterait chère au contribuable de la RFA. C'était le non-dit de l'accueil des Allemands pour d'autres Allemands...

## La figure du parasite

Au cœur de la question qui nous intéresse, l'hostilité ne vient pas comme une hospitalité qui a tourné, comme tourne le lait, mais l'hostilité est toujours là, sous le soupçon : son ennemi s'incarne dans la figure du **parasite**. C'est cette figure qui m'intéresse, car elle permet de comprendre les peurs d'aujourd'hui et éclaire, me semble-t-il, l'impensable de l'hospitalité.

Dans un livre qui date de 1980, Michel Serres a traité de ce sujet<sup>6</sup> : *Le parasite*. Quand je suis allé pour la première fois chercher cet ouvrage en librairie, j'ai moi-même commis un lapsus. J'ai demandé au vendeur « Le Pirate » de Michel Serres. Vingt ans après, Myriam Romain et Anne Tomiche<sup>7</sup> ont emboîté le pas à M. Serres en reprenant le sujet dans une perspective littéraire sous forme de d'une enquête thématique et historique. Je voudrais à présent vous donner une idée de ce que ces auteurs développent.

D'entrée de jeu, Serres brosse ce portrait peu flatteur du « parasite » : « S'imposant à un riche naïf, Tartuffe l'imposteur se régale à sa table, fait la cour à sa femme, tente d'épouser sa fille et de capter son héritage. Que lui rend-il en échange ? Rien, sinon des singeries. » Au Congo et d'une manière générale en Afrique centrale, ce profil d'homme a un nom : Mario<sup>8</sup>, le gigolo qui s'incrute chez une femme passablement aisée, vaguement rombière. Serres précise : « Nous appelons les partenaires de cette relation abusive *hôte* et *parasite*, ce dernier mot désignant le convive qui mange à côté de celui qui l'invite. L'un *prend tout et ne rend rien* pendant que l'autre *donne tout et ne reçoit rien*. L'analyse de cette relation, [...] dépasse le cadre des sciences humaines : la biologie la connaît aussi. Faune et flore font voir : bactéries, insectes et arthropodes, ainsi que [...] certains champignons, pour la version botanique. Le vivant parfois hante un autre vivant et puise sa subsistance, nourriture et

<sup>6</sup> Michel Serres, *Le parasite*, Pluriel, Paris, 2014 ; (première éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 1980).

<sup>7</sup> Cf. la note 10 plus loin.

<sup>8</sup> C'est le titre d'un album célèbre que l'on peut écouter en lingala par ce lien :

[https://www.youtube.com/watch?v=\\_JTWuPjW6Dw](https://www.youtube.com/watch?v=_JTWuPjW6Dw). En 1985, Franco Lwambo Makiadi, figure centrale de la rumba congolaise moderne, stupéfia le public avec cet opus « Mario », offrant à la fois une phénoménologie du gigolo et sa satire. Il y a d'intéressants repères sociologiques dans cette description du gigolo, permettant de comprendre comment toute une société s'installe dans des logiques parasitaires.

chauffage, dans l'organisme de son hôte qui, alors, lui donne de lui, parfois jusqu'à la mort. Le parasite... précède le commensal. »<sup>9</sup>

Le terme « parasite » est une transposition du grec avec ses deux particules, la préposition *para*, qui signifie « à côté de » et le terme *sitos*, qui veut dire le « blé » ; d'où celui qui se tient à côté du pain, à côté de la nourriture. Pourtant, « ... le parasite désigne à l'origine une fonction honorable liée au sacré. Dans la Grèce antique, les parasites étaient des officiers associés aux prêtres. Leurs fonctions principales consistaient, d'une part, à percevoir le blé... et à assister les prêtres dans l'accomplissement des sacrifices à la divinité.[...] En récompense, les parasites prenaient part aux repas et il leur revenait de droit une part des victimes. »<sup>10</sup> Le lieu où les parasites entreposaient le blé s'appelait *parasitéion*, et par extension, le même mot s'applique à l'endroit où se réunissaient les parasites.

Le vocable de « parasite » est ensuite utilisé pour désigner un convive, qui joue le rôle de bouffon à la table de son hôte illustre. C'est l'usage qui se conservera dans la culture latine et arabe. Le parasite arabe a une langue sarcastique et des talents de poète. Progressivement cependant le sens de « parasite » se dégrade. On dit qu'il ne « sème ni ne moissonne, et trouve tout abondamment »<sup>11</sup>. « Du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, la connotation négative du terme n'a fait que se renforcer [...] le capitaine Haddock... fulmine : « bandits ! chauffard !... Brutes !... Parasites ! »<sup>12</sup>

Michel Serres rappelle la fable de deux rats, le rat de ville et le rat des champs. Le premier invite son cousin rustique. Chez son maître en ville, il y a tout. Huile, beurre, jambon, petit salé, fromage, pain. Au milieu de leur festin, un bruit intervient. Les deux rats se sauvent. Avec finesse, Serres identifie ce bruit comme une autre figure de parasite, une information qui sème la panique. Qu'est-ce que ce bruit parasitaire vient faire là ? Le parasitage est donc général, il n'est pas l'apanage des rongeurs qui vivent à nos dépens.

Le rat de campagne veut rendre l'invitation. Viens à la campagne, « on n'y mange que potage, mais à loisir, sans bruit. » À y regarder de près, le parasitage n'est pas seulement général, dans la nature, dans la perception sommaire de la lutte pour la vie, ce darwinisme indigent ; le parasitage est politique, il est d'ordre économique. « Si l'hôte... est agriculteur,... Que donne (-t-il) à la vache, à l'arbre, au bœuf, qui lui donnent le lait, l'habitat, le travail et la viande ? Que donne-t-il ? La mort. »<sup>13</sup>

Le parasitage ne se limite pas à la subversion de l'échange, à la disparition de la réciprocité, mais davantage à leur piratage. « Cela peut être dangereux de ne pas décider qui est l'hôte, qui donne et qui reçoit, qui est le parasite et de qui est la table, qui a le don et qui a le dommage, et où l'hostilité commence à l'intérieur de de l'hospitalité. »<sup>14</sup> Quand les possibilités d'échange et de réciprocité sont remplacées par des leurres, par des falsifications sophistiquées invisibles à l'œil nu, que peut-on espérer devant un tel système ?

---

<sup>9</sup> *Ibid, op, cit*, p. 9-10

<sup>10</sup> Myriam Roman et Anne Tomiche, *Figures du parasite*, (collectif), Presse universitaire Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2001, p. 13.

<sup>11</sup> *Ibid*, p. 21.

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 21.

<sup>13</sup> Michel Serres, *op.cit.* p. 19.

<sup>14</sup> *Ibid*, p. 38.

Cette analyse de Michel Serres a le mérite d'identifier l'ambivalence de la figure du parasite. Mais on voit bien que le « parasite » est bien plus qu'une figure morale. C'est un phénomène politique et historique redoutable. N'est-ce pas aussi ce que l'on appelle la colonisation ? N'est-ce pas là enfin ce qui nourrit le conflit entre l'hospitalité offerte et l'hostilité déclarée ? Il n'est rare d'entendre certains immigrés subsahariens justifiant leur présence en France avec des arguments difficiles à balayer d'un revers de la main : dette coloniale, paiement d'impôts, etc.

« Ils arrivent tels des sauterelles. Ils sont sales, tristes, loqueteux ; tribus entières immigrant vers le Nord. Ils s'installent chez les leurs, entre eux, demeurent étrangers au peuple qui les accueille »<sup>15</sup>. Ce n'est de Maghrébins, de Maliens ou de Congolais qu'il est question. Mais de l'immigration italienne en France en 1896 ! Le discours xénophobe garde son logiciel de base. D'un côté la peur de piques-assiettes, de l'autre le constat désespéré de l'impossible assimilation. Ceci montre qu'en France, une culture de l'hostilité à l'égard de l'« étranger » paraît comme une donnée historique. Cette culture, dont la structure est le complexe de l'invasion, tient plus de la perception du phénomène que de sa dimension réelle<sup>16</sup>.

Le discours du Front national en France et, de manière plus générale, celui de la xénophobie, qu'elle soit archaïque ou libérale<sup>17</sup>, mérite une mise en perspective des éléments de base mobilisés dans les messages explicites et implicites. Les « études montrent que c'est en France qu'il y a un des plus gros décalages, si ce n'est le plus gros, entre la perception de l'immigration et la réalité. Ce décalage renvoie à la confiscation du discours politique et de l'agenda médiatique par l'extrême droite. Sur ces questions, elle a réussi à imposer un cadre de pensée négatif, l'idée d'une immigration invasive, extrêmement forte et prégnante. En France, on considère que l'immigration est un problème à résoudre. On propose à gauche et à droite des solutions différentes, mais le paradigme immobiliste n'est pas remis en cause, selon lequel, dans un monde idéal, chacun resterait « chez soi. »<sup>18</sup>

L'idée passablement fantasmée d'un « chez soi », n'est-elle pas dans la fable des deux rats qui s'invitent dans les espaces parasites qui leur « appartiennent », ainsi que nous l'avons vu ? Avec cependant cette nuance importante : l'instabilité des sites colonisés et la mobilité de rongeurs. La logique parasitaire ne semble pas être toujours une installation statique, sur le modèle simple des organismes botaniques ou microbiens. L'hôte parasitaire en situation migratoire est à comprendre aussi dans les dynamiques socio-économiques majeures, largement observables au sein de toutes les diasporas. Il y a un va-et-vient structurant entre Montreuil (ville « malienne » près de Paris) et Kaye (ville impactée en profondeur par les Franco-Maliens). Il en est de même de la diaspora congolaise, dont les jeunes générations se lancent dans des projets d'investissement, notamment immobilier, autour de Kinshasa, bien souvent avec leurs concitoyens français normands, picards, savoyards,

<sup>15</sup> « La Patrie », un numéro de 1896, cité par Andrée Ghillet, *Dieu aime ceux qui aiment les dattes*, L'Harmattan, Paris, 1993.

<sup>16</sup> Voir les données chiffrées et les graphiques synthétiques présentées par Jean-Luc et Marie-Noëlle Duchêne à la journée du Christianisme social organisée par la Commune du Sud parisien, au cours de laquelle la présente contribution a également trouvé place.

<sup>17</sup> À titre d'exemple de la xénophobie « libérale », citons l'idée de « l'immigration choisie » et opposée à « l'immigration subie » avancée comme structurante de la politique nouvelle de Nicolas Sarkozy. Cf. Danièle Lochak, « Le tri des étrangers, un discours récurrent », *Gesti, Revue de Plein droit*, N° 69,2, 2006 ; Benoît Bréville, « Immigration choisie à l'américaine », *Le Monde Diplomatique*, juin 2013.

<sup>18</sup> Interview de François Gemenn, *Le Monde* du 27 Octobre 2015.

belges, etc. Qui est hôte ? Qui est parasite, dans cette situation ? L'économie mondialisée aide à mieux saisir les ressorts inédits de l'échange et de la réciprocité. Le parasitisme réinterprété à la lumière du nomadisme mondial offrirait ainsi une compréhension courageuse de ce qui est mutant dans une économie systémique du vivant comme au cœur des émergences historiques, encore immaîtrisables, déroutantes. L'hospitalité, l'hostilité sont à entendre aujourd'hui comme la philoxénie et la xénophobie : au lieu d'être des médiateurs paradoxaux de l'amitié ou de la haine, selon leurs cycles de concomitance, elles sont enfin à analyser surtout sans angélisme, telles qu'elles sont : des enjeux de lutte, de vrais défis à la portée des humains en vue d'un horizon résolument humain: une espérance durable de convivialité.

## **Je me tiens à la porte et je frappe**

Dans l'épître aux Hébreux, l'auteur nous exhorte : « N'oubliez pas l'hospitalité : il en est qui, en l'exerçant, ont accueilli des anges, à leur insu » (Héb. 13,2). Les anges dont il est question, ce ne sont pas des êtres avec des ailes. Mais bien des messagers, des symptômes, que les autres considèrent comme des pique-assiettes... ceux auxquels on donne volontiers des noms d'insectes et de parasites. Les autres... ceux dont Jacques Derrida et ses amis n'ont pas honte de parler comme d'« étrangers absolus ».

Aujourd'hui, à une xénophobie rampante, qui nous laisse bien souvent sidérés, y compris dans nos Églises, il faut opposer une philoxénie résolue. « Le parasite, dit Michel Serres, ne s'arrête pas. Il ne s'arrête pas de manger ni de boire, de crier, d'éructer,... [...] le parasite est expansion, il court et croît. Il envahit et il occupe. Il déborde, (et) soudain,... (c'est) : ... rumeurs, ... tohu-bohu, fureur, tumulte et incompréhension. [...] violence, meurtre et carnage ». C'est par cette mise en garde sombre et désarmée que Michel Serres ferme son livre. Cette figure de « parasite » est un masque interchangeable ; il peut servir tantôt à l'un tantôt à l'autre des protagonistes que nous sommes tous.

Quand les fausses rumeurs et la désinformation enflent et stigmatisent toujours les mêmes ; quand le tohu-bohu de la peur fait fureur, laissant très peu de place au discernement, au jugement ; quand les mêmes prophètes haineux versent sur l'Islam l'essentiel de leur xénophobie, nous pouvons nous rappeler ce que disait Martin Luther King : « Nous sommes condamnés à vivre ensemble comme des frères, sinon nous mourrons ensemble comme des idiots » !

Cela n'a jamais été aussi vrai qu'aujourd'hui, pour l'ensemble de cette terre. Et pas seulement pour l'Europe ou la France. C'est évident.

Nous sommes faits, nous avons été faits, commensaux par un Autre. Des commensaux de la cène bien sûr, mais pas seulement.

« Je me tiens à la porte et je frappe. Celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui et lui avec moi » (Ap. 3, 20). Mendiant de l'hospitalité, ce Christ assez flou, méconnaissable, mystérieux, n'est pas seulement la figure du « parasite », mais aussi de celui qui vient, le visage de l'avenir. Accueillir l'« étranger absolu » c'est consentir à accueillir l'avenir !

Julia Kristeva disait : « La figure de l'étranger vient en lieu et place de la mort de Dieu et, chez ceux qui croient, l'étranger est là pour lui redonner vie »<sup>19</sup>. Quelle remarquable intuition théologique !

---

<sup>19</sup> *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard, Paris, 1988, pp. 61-62.